

vert de blancs lys d'eau. Sur l'un des côtés du jardin, et formant aile du bâtiment principal, s'élève une sorte de pavillon contenant deux pièces somptueusement meublées. Tout ce que la richesse et le goût le plus raffiné ont pu réunir de mieux se trouve rassemblé dans ce petit Eden : fleurs rares, marbres de prix, fresques éclatantes, ornements les plus recherchés. Les fenêtres, soigneusement fermées par de longs rideaux, laissent néanmoins pénétrer à l'intérieur une lumière tamisée, des plus agréables et des plus favorables à une douce rêverie.

C'était dans ce pavillon que Mademoiselle de Herlicum venait jadis passer de longues heures, consacrées à la lecture, à une douce méditation, ou bien encore à la prière. Alors se voyaient, suspendus à la muraille, non loin de son prie-Dieu, les portraits de son père et du baron de Mirville, les deux amis inséparables. Mais plus tard, Félicité étant venue établir son domaine dans le pavillon, les deux portraits et le prie-Dieu avaient disparu, et le caractère religieux avait cédé la place à toute la frivolité mondaine. Félicité y était venue établir son domaine, disons-nous, — il serait plus exacts de dire que, reine déchuë de la mode et du monde, elle avait fait de ce réduit sa cellule ou sa prison.

Sa compagne fidèle était la blonde Siska. Les amis et les adorateurs ne s'empressaient plus autour de Félicité, depuis qu'ils avaient entendu parler de ses revers de fortune et de la possibilité d'un divorce. Pour le divorce, la jeune femme n'aurait pas demandé mieux que de l'éviter ; car elle n'ignorait pas l'abandon et la tristesse qui l'attendaient au sortir de l'hôtel de Mirville. Néanmoins, auprès de Siska, elle feignait n'avoir pas de plus ardent désir que de se voir délivrée de ce joug odieux du mariage.

Son mari ne la voyait plus ; il lui était interdit de s'approcher du berceau de son enfant, confié aux soins de la baronne douairière, et celle-ci, de son côté, se serait bien gardée de mettre le pied dans le pavillon depuis que Félicité l'occupait.

En ce moment, la jeune fille y est assise, la tête tristement pen-

chée sur la poitrine, les mains croisées sans force sur les genoux. Elle est pâle : le dernier sourire a disparu de ses lèvres, la dernière teinte rosée de ses joues. Siska est debout, non loin d'elle, dans une contenance presque aussi altérée que celle de sa maîtresse, dont elle suit les moindres mouvements.

On dirait qu'elles sont, l'une et l'autre, dans l'attente d'une nouvelle importance.

Un léger bruit se fait entendre.

— Qu'est-ce que ce bruit ? demanda Madame avec empressement, en levant la tête. On vient de ce côté.

— Non, Madame ; c'est le vent, répond la femme de chambre.

— Quel supplice ! s'écria Madame avec impatience. Croyez-vous, Siska, que le prononcé du divorce tarde encore longtemps ? Je donnerais tout au monde pour pouvoir sortir de cette incertitude.

— Hélas ! Madame, vous êtes bien pressée de nous quitter !

— Oui, certes ! répondit-elle. — Mais dans son cœur une voix s'éleva qui disait : non ! — J'irai à Paris, reprit-elle au bout d'un instant, en poussant un profond soupir, et là je tâcherai d'oublier le passé... Ce n'est pas ainsi que le mariage s'offrirait à mes pensées de jeune fille... D'autres peuvent le considérer comme une chaîne de fleurs, mais, pour moi, il n'a été qu'une douloureuse couronne d'épines.

— Oh ! oui, Madame, on a bien mal agi envers vous.

— Et me voilà seule... abandonnée de tous ! murmura la baronne, comme se parlant à elle-même.

— Madame, vous avez tant d'amis et d'amies...

Félicité laissa retomber sa tête en soupirant de nouveau ; mais elle ne répondit pas.

Un autre sentiment s'éleva dans son cœur, et c'est sur le ton de mépris qu'elle reprend :

— Avez-vous vu le baron, Siska ?

— Oui, Madame. Il n'est rentré que ce matin. Avait-il l'air pâle et défait !

— Le misérable ! Et c'est lui qui me reproche d'avoir gaspillé son argent.

— Madame sa mère a pleuré, et il y a encore eu une scène qui m'a fait battre le cœur violemment.

— Et c'est lui qui me reproche ma conduite à l'égard de ma belle-mère.

— Comme d'habitude, il avait passé la nuit dans un de ces bals du peuple...

— Et c'est lui qui ose m'accuser d'infidélité, et qui s'empare de ce prétexte pour me répudier ! s'écria Madame avec emportement. Oh ! Siska, ce n'est pas à cause de mes dépenses, ce n'est pas à cause des malheurs de mon père que cet homme me repousse loin de lui : mais il ne m'a jamais aimée ; et moi, de mon côté, j'ai seulement cru, pour un instant, que je l'aimais.

— Et dire que vous auriez pu être si heureuse, Madame !

— N'en parlez pas, Siska, le cœur me saigne quand j'y pense. Jeune, belle, heureuse, choyée, je ne rêvais que félicité et tendresse. Combien d'hommes qui m'ont recherchée ; combien qui étaient chers à mon cœur. Il y en avait un surtout, ce vicomte Adalbert, s'il m'avait aimé... Mais il m'a méconnue, repoussée ; je crois même qu'il me méprisait, et cependant, Siska, je me suis toujours sentie attirée vers lui par une force irrésistible.

— On dit, Madame...

— Eh bien ! que dit-on !

— Qu'il est... beaucoup plus sombre et beaucoup plus concentré qu'autrefois ; qu'il souffre... C'est peut-être à cause de vous, Madame.

— Sotte enfant ! A cause de moi ! Non, non, Siska ; il a, comme le baron, la tête tournée à cause de cette fameuse demoiselle de Herlicum, cette détestable religieuse ; et il pousse cet amour platonique si loin qu'il en est devenu un religieux en robe courte. Il court de porte en porte visiter les pauvres ; il mendie pour eux ; sème son argent dans les hospices et les hôpitaux ; et il n'a plus garde de faire la moindre attention à une femme, lui, l'un de nos plus fervents adorateurs de jadis.

— Comme c'est ridicule, de la part d'un homme aussi riche, aussi beau, aussi bien posé dans le monde !

— Que pouvait bien avoir cette Graziella de si attrayant en elle ? poursuivit la baronne, cédant entièrement à sa jalousie. Quelle était bien la cause qui la faisait briller entre nous toutes, qui atti-